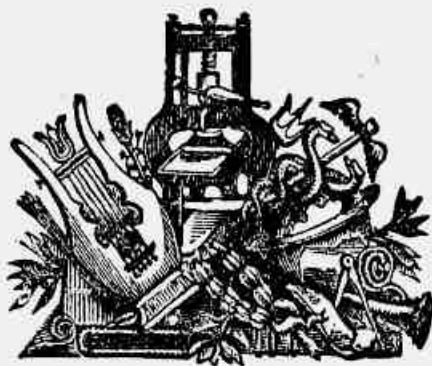


RIO DE JANEIRO,
1.^{er} Août 1839.

PREMIÈRE ANNÉE,
N.^o 4, 1.^{er} Vol.



REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec Gravure, le Premier de chaque mois, à l'Imprimerie et Chalcographie de C. H. Farcy, Rue de Cano, N.^o 151. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de: 2000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (*)

Fuite de Darius.

*« Craignant de tomber vivant entre
les mains de ses ennemis, il monta un
cheval qui le suivait pour cette fin; il
quitta même honteusement les marques
de sa dignité, de peur qu'elle ne le tra-
hissent dans sa fuite. »*

N.^o 4. BATAILLE D'ISSUS.

Sommaire.

Un Naufrage, par le prince LOUIS NAPO-
LÉON et le duc de FITZ-JAMES. (Fin.) —
Littérature: Bataille d'Issus; Essai sur
la Tragédie (Suite); Chants lyriques.
— Poésie: Stances, par C. H. Farcy fils;
Chant de l'Exilé. — Nouvelles diverses.
— Revue du mois.

(*) Cette estampe, gravée à Rio par C. H. Farcy fils, se vend séparément 500 rs. tirée sur grand papier.

UN NAUFRAGE.

IV.

» La mer était calme, le zéphi-
re seul soufflait pour favoriser les
desseins de l'amour. L'heureux navi-
gateur aborde la plage qu'il a vue dans
son sommeil: il n'y met le pied qu'en
tremblant: la crainte et l'espérance
se partagent son cœur. Thaïs est le
dernier mot qu'il fit entendre sur la
terre natale; Thaïs est le premier
qu'il prononce sur la rive inconnue.
En vain il le répète, l'écho même
est sourd à sa voix. Les abords ne
lui offrent qu'une effrayante solitu-
de: partout des monts escarpés s'é-
lèvent jusqu'aux cieux. Cependant
le jeune Sauvage ne se laisse point
abattre: soutenant son courage par
le souvenir du songe qu'il a fait, il
gravit intrépidement les rochers, et

pénètre dans l'intérieur de l'île.

» Déjà, ô Atalmon, ton cœur paternel s'inquiète des démarches du fils d'Horomaï sur cette terre où ta fille respire : tu trembles pour ta chère Thaïs ; mais rassure-toi : le ciel et sa mère veillaient sur elle. Parvenu dans cette vallée, Imao l'avait déjà parcourue sans rien rencontrer, et suivait en pleurant la pente du ruisseau qui baigne la plaine voisine, lorsque tout à coup, s'approchant de la grotte, il aperçoit, sous son ombrage, une jeune fille endormie sur un banc de mousse. A cette vue, il demeure immobile et contemple la créature qui vient de pénétrer tous ses sens. Elle est parée des dons de la beauté : les roses de la jeunesse brillent sur son visage ; ses traits nobles et gracieux respirent la candeur ; son sommeil paisible est celui de l'innocence : c'est Thaïs, c'est elle, son cœur n'en peut douter. Il brûle de lui parler ; cependant il craint de troubler son repos ; il veut garder le silence, mais un sentiment plus fort que sa volonté lui fait jeter un cri où s'expriment à la fois et son amour, et son admiration. Ce cri a frappé l'oreille de Thaïs : elle se réveille. Le moment désiré par Imao approche : il va se montrer à ses yeux. Mais, non, une crainte soudaine le saisit : il pense que sa bien-aimée pourrait l'accuser d'avoir violé son asile, il recule en tremblant, s'éloigne de la grotte à pas précipités, et va se cacher près de là dans un buis-

son de myrthe.

» Cependant Thaïs, toute agitée, cherche d'où vient la voix qu'elle a entendue. C'est en vain que sa raison lui dit que c'est une illusion : son cœur lui dit que c'est une réalité. Pénétrée de l'idée qu'une créature qui lui ressemble est venue respirer le même air qu'elle, elle sent malgré elle un désir ardent de la connaître. Les accents qui l'ont réveillée ont retenti jusques dans son âme : elle croit les entendre encore : elle écoute, et n'entend plus rien. Elle parcourt les environs, et accense chaque arbre, chaque bosquet de lui cacher l'objet de ses vœux. Triste et rêveuse, Thaïs regagne la grotte en soupirant ; mais à peine y est-elle rentrée, qu'elle s'aperçoit qu'elle a oublié de visiter le beau myrthe qui se trouve au bord du ruisseau. Elle y court à l'instant avec la légèreté de l'oiseau ; sa main écarte le feuillage : — Imao se découvre à ses yeux. A son aspect, Thaïs est pénétrée d'un sentiment indicible de plaisir, d'effroi et d'étonnement. Elle contemple des traits semblables aux siens, elle sent qu'un jour nouveau vient d'éclairer son âme : la nature a soulevé pour elle son voile mystérieux : l'existence des humains lui est révélée.

» En présence de celle qu'il désirait si ardemment, Imao, tombé à genoux, était resté muet et sans mouvement. Ce ne fut qu'au bout de quelques instans qu'il retrouva assez de force pour rompre le silence, et que le nom de Thaïs put s'échapper de

son cœur, avec ses sanglots. En entendant prononcer son nom, l'étonnement de l'innocente fille redouble, mais son effroi diminue. Les pleurs du jeune Sauvage l'assurent de sa bonté: elle ne craint plus de s'approcher de lui. Elle lui présente alors la main avec confiance, l'invite à se relever, et lui demande par quel prodige il se trouve en ces lieux. Imao, qui ne comprend pas son langage, ne lui répond que par de nouvelles larmes auxquelles se mêlent bientôt celles de Thaïs. C'est en vain que cette chère enfant cherche à consoler celui dont la peine la touche si vivement: elle sent qu'elle a besoin d'être consolée elle-même: elle se hâte de venir se réfugier dans le sein maternel.

» C'est dans cet état d'émotion profonde, que ma fille, suivie d'Imao, vint me retrouver à la cabane. A mon aspect, le jeune Sauvage, frappé de surprise, répéta plusieurs fois mon nom, et moi, stupéfaite, interdite, je cherchais quel pouvait être cet étranger qui paraissait me connaître. Bientôt, aidée de mes souvenirs, je reconnus le fils d'Horomaï. C'était sans doute une grande satisfaction pour moi de revoir l'héritier de l'homme généreux qui m'avait prodigué des soins si désintéressés; mais combien de craintes venaient la troubler! Imao aimait Thaïs; pour elle il avait bravé tous les dangers; pour elle il avait quitté sa patrie et les tombeaux de ses ancêtres; il jurait que rien ne pourrait désormais le séparer

de celle qu'il avait pleurée si longtemps, et que le ciel avait si miraculeusement rendue à ses vœux; ne devais-je pas trembler de lui donner cette même hospitalité que j'avais reçue de son vertueux père?

» Craintes inutiles, sollicitudes superflues: déjà il n'était plus temps de soustraire Thaïs au pouvoir de l'amour. Son âme que je n'avais pas préparée à des émotions si vives, venait de recevoir une impression profonde: la lumière, en lui apparaissant au milieu des ténèbres, l'avait frappée avec éclat: un seul de ses rayons avait détruit l'ouvrage de la tendresse maternelle. O ma fille, ton heureuse ignorance s'était évanouie; mon devoir était alors de te dévoiler les secrets qui avaient fait le bonheur de ta jeunesse, et de prévenir les effets du nouveau sentiment qui te pénétrait. Cette tâche était difficile, mais Dieu me donna la force de la remplir: il m'inspira la double résolution de te révéler à toi-même, et d'unir ta destinée à celle de l'homme qui avait causé ton premier soupir.

» Cette résolution devait combler de joie les deux êtres innocens qui en étaient l'objet: je me hâtai de la leur faire connaître. C'est la Providence, leur dis-je, qui a placé dans vos cœurs cette sympathie qui les a fait tressaillir lorsque vos yeux se rencontrèrent pour la première fois. Votre amour est un de ses bienfaits: il vient commencer le bonheur de votre vie, et adoucir l'amertume de la mienne. Que ses

décrets soient accomplis! ô mes enfans, venez, sur la tombe du meilleur des parens, recevoir la bénédiction d'une mère, et prêter, en présence de la divinité, le serment qui doit à jamais vous unir »

» Vers le déclin du jour, nous nous rendîmes à la petite vallée. Ce fut là, sur le simple autel élevé par mes mains au Sauveur du monde, que Thaïs et Imao se jurèrent une foi éternelle. Ce fut là que la plus fervente prière s'éleva de mon cœur vers le ciel. Seigneur, m'écriai je, daignez bénir cette union! Vous seul avez permis qu'elle se formât: n'abandonnez pas des créatures qui respirent votre amour! que votre bonté ineffable achève de se répandre sur elles! O mon Dieu ne soyez point sourd à ma voix: c'est pour mes enfans que je vous implore: accordez leur la grâce de trouver toujours la félicité au sein de leur alliance! C'est la seule consolation que puisse espérer en cette vie une mère qui souffre avec résignation les épreuves qu'il vous a plu d'envoyer à sa constance.

» Voilà, cher Atalmon, comment la malheureuse Mathilde donna à ta fille cet époux que tu lui eusses donné toi-même; car, comme moi, tu aurais vu dans la candeur et dans l'amour d'Imao un présage du bonheur de Thaïs. Le temps a vérifié ce doux présage: depuis deux années, il ne s'est point démenti un seul instant: Thaïs est heureuse; celui qui sut toucher son cœur s'est toujours montré digne de sa ten-

dresse, et c'est avec une sorte d'orgueil et une véritable jouissance, que je puis dire aujourd'hui: J'ai un enfant de plus! »

» A ces derniers mots, Atalmon, qui avait écouté avec attendrissement le récit de son épouse, s'écria: « Et moi aussi, chère Mathilde, j'ai un enfant de plus! Il est bien mon fils, celui qui adoucit les souffrances des deux êtres qui sont tout pour moi! » Il parlait encore lorsque Imao rentra dans la cabane, tenant d'une main son arc et de l'autre son abondante chasse. Atalmon aussitôt le saisit avec transport, et le pressa contre son sein en l'assurant de son amitié. Le jeune Sauvage, pénétré de ces marques d'affection, lui rendit mille caresses, et nous embrassa tous en nous montrant les oiseaux qu'il venait de tuer à notre intention. Bientôt il nous quitta pour préparer notre repas, et, la joie doublant son zèle et son adresse, en quelques instans il nous servit et le produit de sa chasse et les fruits qu'il avait cueillis.

» A la fin du repas, Atalmon, répondant au désir de son épouse, raconta les malheurs qu'il avait éprouvés depuis qu'il était séparé d'elle, et les événemens qui l'avaient, ainsi que nous, amenés dans l'île. Mathilde fut aussi touchée de ce récit que nous l'avions été du sien. Elle et sa fille frémirent des dangers que nous avions courus. Cependant le présent les forçant, comme nous, d'oublier le passé,

comme nous, elles se livrèrent au bonheur d'être réunis, et ne songèrent plus qu'aux espérances de l'avenir.

» Il nous tardait à tous de les réaliser ces espérances si consolantes. Aussi, après quelques jours de repos, nous formâmes unanimement le projet de joindre avec notre canot la côte habitée par le bon Horomaï. Cette idée nous fut suggérée par Imao qui brûlait de revoir son pays et le tendre père que l'amour lui avait fait abandonner. Bientôt tout fut prêt pour notre départ. Nous choisîmes pour nous embarquer un temps calme, et après avoir salué le dernier asile du vertueux d'Hervard et le sol bienfaisant qui nous avait recueillis, nous dirigeâmes notre esquif vers la côte.

» Nous atteignîmes promptement les rivages de la Tribu d'Horomaï. Imao tressaillit en revoyant les lieux de sa naissance; Mathilde, Thaïs et Atalmon se rappelèrent les soins de l'hospitalité, et tous nous remerciâmes le ciel de nous avoir conduits sur une terre habitée. Les Sauvages qui étaient accourus ou devant de nous, nous reçurent avec transports, et ces transports redoublèrent quand ils reconnurent le fils du vertueux chef qu'ils regrettaient: Horomaï depuis quelques mois avait cessé de vivre. A cette nouvelle, Imao, fondant en larmes, s'écria: « O mon père, pardonne-moi de ne t'avoir pas fermé les yeux! »

» Lorsque sa douleur fut un peu calmée, les Sauvages s'emparèrent de

lui, et le portèrent en triomphe jusqu'à la demeure d'Horomaï, où aucun d'eux, par respect pour sa mémoire, n'avait osé pénétrer depuis sa mort. Arrivés à la porte de cette habitation qui renfermait les cendres du vertueux chef, tous les Sauvages se rangèrent autour d'Imao, et l'un des vieillards dont l'air simple et vénérable rappelait les anciens patriarches, lui adressa ces touchantes paroles:

« Si le sommeil éternel a ses songes, Horomaï, sous ce gazon où il repose, rêve encore le bonheur de ses enfans. La mort en le ravissant à notre amour, n'a pu effacer le souvenir de ses bienfaits. Du sein même de la grande nuit, il règne sur nous; son ombre occupe encore le rang suprême; personne, après lui, n'a osé y prétendre; nul de nous ne s'est cru ni assez de vertu pour le remplacer, ni assez d'audace pour usurper les droits de son fils. Jeune héritier du sang d'Horomaï, reprends le dépôt confié à mes longues années et à mon expérience: fais-toi même exécuter les lois de ton père. Comme lui, sois notre chef; comme lui n'écrase de ta massue et ne perce de tes flèches que les ennemis de la Grande Tribu.

» — Frères bien-aimés, répondit Imao, le jour où je croyais fumer joyeusement avec vous le calumet, s'est changé en un jour de larmes et de tristesse. La perte de celui que vous regrettez sera pour moi un éternel sujet de douleur; et je sens qu'il me sera aussi impossible de cesser de le pleurer que de vous le faire oublier.

Nor, le Grand Esprit n'a pas révélé aux vivans le secret des vertus d'Horomaï. Imao lui succédera, il ne le remplacera pas. — O mon père, laisse pénétrer ma voix à travers ta couche d'argile : reconnais ton fils : pardonne lui d'avoir fui la savane pour chercher celle que tu lui as appris dès l'enfance à appeler du doux nom de *sœur* ; et plains-le de n'avoir pas partagé avec le soleil le dernier regard de l'aigle ! »

» Après ce discours, Imao prit place sur un siège élevé, présenta son épouse et sa famille au peuple assemblé, et jura solennellement de ne faire servir son autorité qu'au bonheur de la Grande Tribu. De nouveaux transports éclatèrent, et le jeune prince fut, ainsi que Thaïs, porté, aux acclamations générales, dans le lieu réservé aux fêtes. Ces transports, ces acclamations, qui partaient de cœurs simples et purs, mirent le comble à la joie de Mathilde et d'Atalmon. En effet, voir après tant de souffrances, leurs enfants à la tête d'un peuple, était pour eux une félicité réelle, parce qu'elle était exempte des craintes qu'inspire ailleurs l'aspect d'un trône. Dans ces régions où la perfectibilité humaine n'a pas encore pénétré, gouverner les hommes n'est point un malheur, la souveraineté n'y a pas à redouter d'embûches, et le mot régicide y est ignoré de l'ambition elle-même.

» Ces bons parens sentirent bientôt que rien ne pourrait les éloigner

d'un pays qui assurerait pour toujours le sort de leur postérité : ils sacrifièrent à la tendresse paternelle le désir de revoir leur patrie et formèrent le projet d'employer le reste de leurs jours à contribuer au bonheur de la Grande Tribu, en y répandant les lumières de la civilisation et le goût de l'agriculture. Ce généreux dessein fut partagé par le vénérable Anselme. Poussé par la seule charité, ce digne ecclésiastique résolut de devenir le premier bienfaiteur d'un peuple hospitalier en le pénétrant des clartés du christianisme ; enfin entraînés par un si noble exemple, mes autres compagnons d'infortune, à l'exception d'un seul, se décidèrent à se fixer aussi dans ces contrées lointaines. Pour moi, chère Elia, je les admirais, mais pouvais-je concevoir la pensée de renoncer à la France ? J'y étais aimé de toi.

» Il y avait six mois que je languissais dans l'espoir que quelque bâtiment s'approcherait de nos rivages, quand, par une belle soirée, j'aperçus un brick russe qui paraissait se diriger vers l'embouchure de l'Orénoque. Je ne tardai pas à en avoir la certitude, car il entra promptement dans les eaux du fleuve. Arrêté à quelque distance de la côte, il envoya une chaloupe pour reconnaître le pays : elle approcha de la plage, aux cris de joie des habitans. Le chef de la Tribu ayant alors fait dire au pi-

lote que ses compatriotes pouvaient débarquer avec sécurité, le brick jeta l'ancre, et une partie de son équipage descendit à terre. Atalmon, au nom d'Imao, offrit au capitaine russe de lui donner tout ce dont il pourrait avoir besoin. Cet officier qui parlait très-bien français, parut sensible à cette prévenance, et annonça qu'il en profiterait pour renouveler sa provision d'eau, épuisée par un long séjour dans les mers du sud.

» Lorsque nous eûmes appris à l'étranger les événemens qui nous avaient jetés sur les côtes de la Guyane, il s'empressa de nous dire que son bâtiment, qui retournait immédiatement en Europe, était prêt à recevoir tous ceux des naufragés qui voudraient y monter. L'agent de la compagnie et moi, nous acceptâmes seuls cette offre généreuse: nos compagnons persistèrent à demeurer sur le sol où déjà différens liens les attachaient. Le vertueux Anselme s'exaltait par zèle pour la religion; Mathilde et Atalmon adoptaient pour patrie les lieux que leurs enfans ne devaient plus quitter. Nos matelots préféraient à la terre natale celle qui, défrichée par leurs mains, était devenue leur patrimoine. Ils suivaient leurs penchans; et moi j'obéissais à mon cœur qui me rappelait sans cesse une mère chérie et une amante adorée.

» Bientôt le signal du départ fut donné. Chargés des instructions particulières d'Atalmon, qui nous remit avec le procès verbal du naufrage du

Sphinx, une lettre pour les Directeurs de la Compagnie commerciale, nous nous rendîmes, l'Agent de cette Compagnie et moi, à bord du Brick russe. Là, montés sur le pont, nous pûmes, jusqu'au dernier moment, être témoins des vœux et des regrets de nos compatriotes, assemblés sur la plage pour nous faire leurs adieux. Les uns, immobiles, nous suivaient des yeux; les autres s'agitaient en nous tendant les mains; le vénérable Anselme, à genoux sur la grève, priait pour le succès de notre voyage, et le bon Imao, appuyé sur sa chère Thaïs, semblait lui dire: Ils partent; ils ne verront point le fruit que le ciel promet à notre amour: notre fils en naissant aura deux amis de moins.

» Nous ne tardâmes pas à voir s'éloigner pour toujours cette terre qui devait nous rappeler sans cesse les plus chers et les plus tristes souvenirs. Le Brick russe, sorti des eaux de l'Orénoque, par le vent le plus favorable, sillonna rapidement les flots de l'Océan, entra dans la Baltique, et parvint, après deux mois et demi de la plus heureuse navigation, aux rivages de la Néwa.

» O vous que j'aime plus que la vie, c'est de ces mêmes rivages que je me hâte de vous adresser cet écrit. Ah! que n'a-t-il été en mon pouvoir de vous l'adresser plus tôt: il vous aurait rassurées sur vos craintes, et vos alarmes seraient dissipées depuis longtemps; depuis long-temps aussi les battemens de votre cœur auraient répondu aux miens: je les aurais sentis

à travers l'épaisseur du globe, et l'idée de votre joie aurait allégé mes souffrances. Mais, que dis-je? lorsque je vais vous revoir, ô ma mère, ô mon Elia, dois-je encore me souvenir que j'ai souffert? Tous mes vœux ne sont-ils pas exaucés? ne suis-je pas le plus heureux des hommes?»

La lecture de ce récit attendrissant fit répandre de douces larmes à celles qui depuis deux ans déploraient l'absence cruelle du voyageur. L'excellente mère et la tendre amante, le cœur plein d'un sentiment ineffable de félicité, se rappelèrent les promesses les plus chères et les plus sacrées, et attendirent avec joie le moment où la présence du bien-aimé viendrait les réaliser. Ce moment n'était pas éloigné: Gustave arriva peu de temps après sa lettre et reçut immédiatement de la Compagnie commerciale à laquelle il était attaché, la juste récompense du zèle et des talens qu'il avait montrés pendant l'expédition: il fut nommé directeur de l'établissement qui avait été projeté à Pondichery; et ce brillant emploi, en faisant disparaître tout à coup les obstacles opposés à l'union la plus désirée, mit le comble au bonheur du jeune artiste, en lui permettant de remplir à la fois les devoirs de la piété filiale et les engagemens de l'amour.

FIN.

LITTÉRATURE.

BATAILLE D'ISSUS.

(*Quinte-Curce, Liv. III, Chap. VI.*)

« Déjà les deux armées étaient en présence, mais non à la portée du trait, quand les Perses jetèrent les premiers un cri confus et affreux: aussitôt les Macédoniens poussèrent un cri plus grand encore, non par l'égalité de leur armée, mais par l'écho des montagnes et des vastes forêts qui les couvraient. Alexandre marchait devant sa première ligne, faisant de temps en temps signe de la main à ses soldats de modérer leurs pas, de peur que se mettant hors d'haleine par trop de précipitation, ils ne vinssent à la charge avec moins d'activité; et passant à cheval le long des rangs, il adressait aux soldats différens discours, proportionnés aux caractères de chaque nation. Il faisait souvenir de leur ancienne valeur les Macédoniens, qui, sortis victorieux de tant de guerres en Europe, étaient partis autant par leur propre mouvement que par son impulsion pour subjuguier l'Asie et les contrées les plus reculées de l'Orient. Il leur disait qu'ils allaient être les libérateurs de l'univers, et, poussant leurs conquêtes aussi loin qu'autrefois Hercule et Bacchus, donner la loi, non-seulement aux Perses mais encore à toutes les nations; que les Bactriens et les Indiens allaient subir le joug de la Macédoine: qu'ils ne voyaient actuel-



lement que peu de chose, mais que la victoire donnait droit à tout; que leurs travaux ne se termineraient pas sans fruit dans les rochers escarpés de l'Illyrie et dans les montagnes de la Thrace, que les dépouilles de tout l'Orient s'offraient à eux: qu'à peine auraient-ils besoin de l'épée, et que le choc de leurs boucliers suffirait pour chasser toute cette multitude, déjà chancelante par sa propre frayeur. Quand il venait aux Grecs, il leur représentait que ces peuples avaient porté la guerre dans la Grèce; une première fois sous la conduite de Darius, ensuite sous les ordres de Xerxès, qui avaient insolemment osé leur demander l'eau et la terre; comme pour ne leur laisser la liberté ni de boire les eaux de leurs propres fontaines, ni de tirer de leur sol les subsistances ordinaires; puis il leur remettait en mémoire les temples des Dieux qu'ils avaient abattus ou réduits en cendres, leurs villes qu'ils avaient forcées, tous les droits divins et humains qu'ils avaient violés. Quant aux Illyriens et aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapine il leur faisait considérer l'armée des ennemis toute éclatante d'or et de pourpre, et chargée de butin plutôt que d'armes: qu'ils n'avaient qu'à se présenter, et que des hommes courageux enlèveraient aisément cet or à de lâches efféminés, et que rien ne les empêcherait d'échanger leurs montagnes arides et couvertes de glaces éternelles, contre les plaines et les riches campagnes des Perses.

» On était déjà à la portée du trait, lorsque la cavalerie perse chargea avec fureur l'aile gauche des ennemis; car c'était principalement avec la cavalerie que Darius désirait d'agir, jugeant bien que la phalange était la plus grande force de l'armée macédonienne; et l'on commençait déjà à investir aussi l'aile droite d'Alexandre. Mais ce prince à la vue de ces mouvemens, laisse seulement deux escadrons sur la montagne, et fait promptement passer le reste à l'endroit où l'action était la plus chaude: il détache ensuite du corps de l'armée la cavalerie thessalienne, ordonne à celui qui la commande de passer secrètement par derrière ses bataillons, d'aller ainsi joindre Parménion, et d'exécuter ponctuellement ses ordres. Pendant ce temps les Macédoniens, répandus de tous côtés parmi les Perses qui les enveloppaient, se défendaient merveilleusement; mais ils étaient si mêlés et si serrés, qu'ils ne pouvaient lancer leurs javelots: dès qu'ils étaient partis, ils s'embarrassaient avec ceux qui étaient dirigés contre les mêmes hommes: très peu atteignaient l'ennemi ou ne l'atteignaient que légèrement et à faux: la plupart tombaient à terre et sans effet. Étant donc forcé de combattre de près, on se hâta de mettre l'épée à la main. C'est alors qu'il fut répandu beaucoup de sang: car les deux armées étaient si serrées, que les armes se touchaient, et qu'on pointait les visages. Il n'y eut alors homme si timide ni si lâche qui pût reculer. Combat-

tant de main à main comme en un combat singulier, ils tenaient ferme au même lieu, jusqu'à ce qu'ils se fissent place par la victoire; ce n'était donc qu'après avoir terrassé un ennemi, qu'ils avançaient un pas: mais déjà épuisés de fatigue, ils rencontraient un nouvel adversaire; et les blessés ne pouvaient se tirer de la mêlée parce que l'ennemi les attaquait par devant, et que leurs camarades les pressaient par derrière.

Alexandre remplissait également les fonctions de général et de soldat, aspirant surtout à l'avantage distingué de tuer Darius de sa main; car ce roi, élevé sur un char, était un spectacle bien propre pour encourager, et les siens à le défendre, et ses ennemis à l'attaquer. Oxathrès, son frère, le voyant donc pressé par Alexandre, se jeta devant le char même du roi avec la cavalerie qu'il avait à ses ordres: ce prince, remarquable entre tous les combattans, par ses armes et par sa vigueur, mais donnant particulièrement en cette occasion, des preuves rares de courage et d'affection, renversa, ou mit en fuite ceux qui eurent l'imprudence de l'attaquer. De leur côté les Macédoniens qui environnaient leur roi, après s'être encouragés par des exhortations mutuelles, fondent avec lui sur cet escadron. En un moment le carnage devint effroyable. Autour du char de Darius étaient renversés les chefs les plus distingués, morts glorieusement sous les yeux de leur roi, tous la face contre terre comme ils étaient tom-

bés en combattant, et n'ayant de blessures que par-devant; on reconnaissait parmi eux, Atlyziès, Rhéomithrès, Sabacès gouverneur d'Egypte, lesquels avaient tous commandé de grandes armées; autour d'eux étaient entassés un grand nombre de gens de pied et de cheval moins considérables. Du côté des Macédoniens il y en eût aussi de tués, non pas à la vérité en grand nombre, mais de ceux qui donnèrent d'abord avec le plus d'ardeur; et parmi eux Alexandre fut blessé d'un coup d'épée à la cuisse droite.

Cependant les chevaux qui traînaient Darius, percés de coups et effarouchés par la douleur, commençaient à secouer le jong, et allaient renverser le roi de dessus son char; lorsque, craignant de tomber vivant entre les mains de ses ennemis, il se jette en bas et monte un cheval qui le suivait pour cette fin; il quitta même honteusement les marques de sa dignité, de peur qu'elles ne le trahissent dans sa fuite. Ce fut alors que l'épouvante dispersa le reste, chacun s'échappant comme il pouvait, et jetant les armes qu'un peu auparavant ils avaient prises pour leur défense, tant la frayeur leur faisait redouter jusqu'aux choses qui pouvaient leur donner du secours! Les fuyards étaient serrés de près par la cavalerie que Parménion avait détachée à leur poursuite, et par hasard la précipitation les avait tous emportés vers cette aile. Mais à l'aile droite les Perses harcelaient vivement la cavalerie thessalienne, dont un esca-

dron avait été culbuté dès le premier choc; lorsque les Thessaliens, après s'être échappés en tournant promptement bride, reviennent à la charge, et trouvant les Barbares épars et en désordre, dans la confiance de la victoire, ils en font un grand carnage. Ayant appris l'heureux succès de ce combat, Alexandre, qui, jusque-là n'avait osé poursuivre les Barbares, se voyant enfin victorieux des deux côtés, se mit aussitôt à leur poursuite. Il n'avait pas plus de mille chevaux, et ce petit nombre de soldats chassait les fuyards comme un troupeau de bêtes, et la terreur qui les faisait fuir retardait elle-même leur fuite.»

ESSAI SUR LA TRAGÉDIE,

PAR M. T. A. GRAVEIRO.

Quel est le but du genre tragique? C'est d'inspirer la pitié et la terreur. Ainsi nous l'ont enseigné nos maîtres, et personne encore n'a osé les contredire. Cependant aucune de ces deux affections, qui paraissent se détruire l'une l'autre, ne doit dominer exclusivement, comme jalouse du sceptre de sa rivale, mais, unanimes et uniformes, elles doivent s'accorder entre elles, pénétrer notre esprit, y asseoir leur trône, y donner des lois, et y gouverner en tyran absolu. Elles ne doivent pas être distinctes mais confondues. Les limites où commencent et finissent le pouvoir de chacune d'elles doit disparaître; le contraire

entraîne l'exclusion de l'un de ces deux potentats. Qu'ils règnent donc conjointement, que conjointement ils fassent sentir leurs coups et leurs victoires. C'est ainsi qu'on arrivera à l'apogée du genre tragique, et que le courageux athlète remportera la couronne de laurier qui lui est réservée.

Pour obtenir ces résultats et exciter ces deux affections, on a cherché des sujets capables de les produire. Il fut alors nécessaire de présenter aux yeux les héros et leurs actions les plus brillantes, ou les malheurs les plus illustres, en conduisant le spectateur à cette fin grande en elle-même, par l'agréable et l'instructif, seules conditions par lesquelles on puisse atteindre le but proposé. Serait-ce dans les classes vulgaires, que l'on pourrait choisir des personnages qui en même temps nous attachassent à eux et nous émussent fortement? y trouverait-on des actions qui ébranlassent les esprits absorbés et endormis? bien qu'il y ait quelques exceptions, quoique rares, elles ne peuvent toutefois constituer la généralité d'un principe ou former un système. Pour cela la source du tragique n'est pas absolue, mais elle est subordonnée à des circonstances fixes et déterminées et, en dépend entièrement. La pureté de ses eaux se trouble et s'altère, dégénère ou s'améliore et s'épure, selon la nature des terrains qu'elle parcourt, et paraît imprégnée des mauvaises ou des bonnes qualités de ces terrains. Pour élever donc le genre à un haut degré de pureté, de sublimité et de

majesté capable d'exciter et d'arracher des affections volontaires et même forcées, dernier degré de son plus pompeux triomphe, il faudrait nous montrer, dans toute sa simplicité et sa force, l'héroïsme, l'infortune, le crime de personnages distingués et célèbres, soit par leur position sociale, soit par quelque célébrité bien acquise; parce que des exemples tirés des masses ne seraient pas capables d'exciter en nous cette double sensation au plus haut degré, et le but sublime du genre tragique ne serait point atteint.

Il est de la nature d'un système de marcher vers son perfectionnement, et il était impossible que ce genre méconnût et négligeât d'employer ces moyens propres, et peut-être uniques qui pussent lui faire atteindre son but. Le premier livre que l'homme lui semble être la page de son propre cœur, et les philosophes de l'antiquité l'ont si bien étudié qu'aujourd'hui personne ne saurait leur reprocher de fautes graves dans ce genre d'étude.

(La suite au prochain numéro.)

CHANTS LYRIQUES,

PAR ALBERT MAURIN.

Lorsqu'un jeune homme, sentant déborder de son âme ces flots de poésie qu'y versent ses souvenirs d'enfance et les merveilles de la nature, rompt un instant avec la foule et se fait poète, la foule lui doit indulgence:

la poésie n'est chez lui qu'un besoin d'épancher ce trop plein de sensations.

Le jeune poète est sans art, il ne médite pas, il improvise, il ne chante pas, il raconte, il dit tout ce qu'il éprouve chaque jour, son seul mérite est la naïveté. Il ne fait qu'obéir à une inspiration interne, qui, comme un vrai lutin, s'empare de ses idées, tourmente son imagination. Le jeune poète est semblable à ces lyres que les druides suspendaient aux chênes séculaires, et qui vibraient par le seul effet des brises bocagères; qui oserait demander de savans accords à ces lyres? Les premiers chants du poète produisent les mêmes effets que les premiers regards de la jeune vierge sur le cœur de l'homme: le lecteur se sent entraîné: il s'abandonne à ses délicieuses sensations, et les forces lui manquent pour la critique, car une voix intérieure lui répète sans cesse: soyons indulgens pour l'adolescence.

Tous les poètes ont commencé ainsi; mais tous ne sont pas devenus de véritables poètes. Ce n'est pas sur un premier essai qu'on peut juger de l'avenir d'un auteur; aussi passons-nous sous silence les *Feuilles du printemps*, par M. Albert Maurin. Ces feuilles sont bien vertes et bien parfumées sans doute, mais elles ne méritent pas encore les honneurs de la critique. Si c'est à l'indulgence dont nous venons de parler que M. Maurin doit l'accueil qu'il a reçu à son début dans la carrière littéraire, cette indulgence

pour le jeune homme, depuis la publication d'un second ouvrage intitulé: *Chants lyriques*, doit faire place à l'impartiale sévérité pour le poète, car, il faut le dire, M. Albert Maurin mérite ce titre. Né dans la ville qui s'enorgueillit de sa fondation phocéenne, et plus encore de son surnom de reine de la Méditerranée, le nouveau barde marseillais sans avoir encore obtenu l'auréole de gloire dont sont entourés plusieurs de ses compatriotes, a droit cependant à nos éloges; car ses *Chants lyriques* l'ont placé sur un degré élevé de l'échelle poétique. La poésie de M. A. Maurin est remplie d'images riantes, d'idées morales, embellies par un pinceau qui a puisé ses couleurs sur une palette bien riche, mais dont les teintes pourtant ne sont pas toujours assez fondues. Il serait à souhaiter que le poète eût moins de vague dans les idées, que son plan fût mieux arrêté. Il ne suffit pas qu'un chant soit mélodieux, il faut encore observer la mesure. Nous n'ignorons pas que la poésie vit d'images, de peintures, d'harmonies, mais il faut que tout cela soit coordonné avec une idée un plan fixe, facile à concevoir, sans quoi, à force de vouloir devenir vapoureux, mélodieux, romantique, on court risque de devenir inintelligible pour le lecteur raisonnable qui, tout en s'abandonnant aux flots d'harmonie qui l'entraînent, ne fait pas cependant abstraction entière de son jugement, seul guide intègre qui em-

pêche l'homme de se laisser séduire par ces apparences souvent trompeuses. Enfin, disons le franchement, M. A. Maurin craint trop d'être classique ou d'être considéré comme tel, il fait tous ses efforts pour obtenir le titre de romantique.

Les inspirations du jeune poète marseillais sont chrétiennes, et encela nous ne le blâmerons pas; la poésie n'est-elle pas le plus magnifique témoignage que la créature puisse donner de l'existence d'un créateur intelligent et bon? C'est parce que l'homme a dans son âme une assurance intime de son origine céleste, qu'il s'efforce de parler une langue qui n'a rien de terrestre. Oui, ce livre est encore un livre de poésie, de poésie chrétienne et dont les Muses sont, comme le dit l'auteur; la Foi, la Liberté, l'Amour; soupir d'un cœur à un autre, invocation de l'homme à la Liberté, élan de l'homme vers son Dieu, trilogie que renferme le beau nom de chrétien. Le défaut d'espace nous empêche d'entrer dans de plus grands détails et surtout de faire des citations; mais aujourd'hui que la langue française est cultivée par tout homme qui a reçu une bonne éducation, quelle que soit sa nationalité, nous pouvons recommander au public la lecture des *Chants lyriques*. Ces chants, remplis d'harmonie, respirent une morale sublime, et à l'exception de quelques légers défauts, ils brillent de plus d'un genre de beauté.

EMILE GERMON.

POÉSIE.**STANCES,**

PAR C. H-FUNCY FILS.

Un sage nous l'a dit: la vie est un voyage
Qu'entreprend tout mortel au sortir du berceau,
Et quel que soit l'objet de son pèlerinage,
Il finit au tombeau.

L'homme aussitôt qu'il nait entre dans la carrière,
Et dès le premier pas craint de la parcourir:
Il a vu devant lui s'abaisser la barrière
Qui voile l'avenir.

Il chemine pourtant et, dans la fleur de l'âge,
Il s'embarrasse peu du but qu'il doit trouver:
La terre s'embellit, le ciel est sans nuage,
Que lui fait d'arriver?

Mais le temps a marché: de son insouciance
L'imprudent voyageur, hélas! est trop puni.
Il voit avec regret que pour lui l'âge avance;
Le ciel s'est rembruni!

Atteint par la vieillesse, et voyant la tempête
Qui déjà le menace et gronde autour de lui,
Inquiet et rêveur, immobile, il s'arrête:
Où chercher un appui?

De la tendre amitié la main hospitalière
Vient le lui présenter: il bénit le destin,
Et plus sûr de finir doucement la carrière,
Il reprend son chemin.

Regardant sans effroi le terme du voyage,
Il se plait à compter encore quelques beaux jours,
Mais bientôt ils ont fui: la mort sur son passage
En arrête le cours.

Son esprit est alors dégagé de ses chaînes:
 Tranquille et radieux, remontant vers le ciel,
 Il va chercher l'oubli des tourmens et des peines
 Au sein de l'Eternel.

CHANT DE L'EXILÉ,

TRADUCTION LIBRE DE L'ESPAGNOL.

Assis au bord de ces rivages où je suis exilé, je
 répands des larmes si abondantes que les fleuves en
 sont grossis.

Si quelquefois, pour me consoler, j'essaie de
 chanter, ma tristesse s'accroît, et je sens qu'il
 m'est plus doux de verser des pleurs.

Ah! lorsque sur la terre étrangère, le nom de
 la patrie résonne sans cesse à notre oreille, nous
 est-il possible de trouver des consolations? nous
 est-il possible aussi de désirer que ce nom cher
 et sacré ne se fasse pas entendre?

Nouvelles diverses.

— Un journal anglais analyse ainsi la nouvelle du dernier mouvement révolutionnaire qui a eu lieu à Paris: « Dans l'après-midi du dimanche, 12 mai, une insurrection, qui paraît républicaine, a éclaté soudainement au milieu de la capitale. Les insurgés, au nombre de 400, s'emparèrent de l'Hôtel de ville, ainsi que de plusieurs autres points, où ils élevèrent des barricades. Le même jour, Louis-Philippe, en présence de l'insurrection, organisa ainsi le ministère: le maréchal Soult, président du conseil et ministre des affaires étrangères; M. Teste, ministre de

la justice; le général Schneider (secrétaire du roi), ministre de la guerre; l'amiral Duperré, ministre de la marine; M. Duchatel, ministre de l'intérieur; M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce; M. Dufaure, ministre des travaux publics; M. Villain, ministre de l'instruction publique; M. Passy, ministre des finances.

» Cette mesure produisit son effet: la garde nationale fut mise sur pied, ainsi que les 50,000 hommes de troupes de ligne qui étaient dans la capitale, et ces forces réunies mirent bientôt fin à l'insurrection.

» Le 13, le roi et ses fils ont passé en revue les troupes de ligne et la

garde nationale rassemblées au Carrousel. On a remarqué que sur les 40,000 gardes nationaux que Paris renferme 2,000 seulement étaient présents à cette revue.

• Environ 300 des insurgés, pris les armes à la main, ont été mis en prison. Le nombre des morts et des blessés s'élève, dit-on, à plus de 300.

» La chambre des pairs doit être constituée en tribunal pour juger les prisonniers.

» Dans la journée du 14, on a procédé à l'élection du président de la chambre des députés, pour remplacer M. Passy (nommé ministre). M. Thiers a obtenu 206 voix, et M. Sauzet, l'un des soutiens du tiers-parti modéré, en a réuni 213, en conséquence celui-ci a été proclamé président. »

En présence des graves évènements du 12 mai, tout Français, de quelque opinion qu'il puisse être, doit gémir sur la situation présente de son pays, et trembler pour son avenir. En effet, lorsque nous voyons un gouvernement né d'une révolution être sans cesse aux prises avec les hommes et les principes qui l'ont élevé, quelle espérance de paix et de sécurité pouvons-nous concevoir pour la France?

Cependant le pouvoir a encore une fois échappé au péril qui le menaçait. On n'en sera point étonné en considérant les actions et les paroles des insurgés : enfoncer les portes à coups de hache, violer la demeure de citoyens paisibles, et les ruiner pour se procurer des armes; crier au peuple : « Levons-nous, réveille-toi, extermine sans pitié! » ont pu être des moyens de succès en 1793, époque d'arbitraire et de délire; mais en 1839, époque de légalité et de raison,

ces moyens ne peuvent qu'échouer parce que la civilisation et l'humanité les repoussent.

Ce n'est plus par la force que les réformes doivent se faire désormais, c'est par la puissance du raisonnement, c'est par la conviction, c'est en un mot par la vérité, qu'aucune science machiavélique ne saurait empêcher de pénétrer au sein des masses; et l'on peut prédire que le jour où cette vérité sera parvenue à éclairer également toutes les classes de la société, la France verra s'accomplir sans excès et sans violence, le grand œuvre de la réforme.

— Des lettres de Paris du 27 Mai, annoncent que la capitale se trouvait alors dans la plus grande tranquillité. M. Blanqui, que l'on dit être un des chefs de l'insurrection du 12 avait été arrêté à Calais.

Les fonds publics ont baissé sensiblement.

REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 31 JUILLET 1839.

D'après les dernières lettres reçues du Para, on avait à craindre pour la tranquillité de cette province.

— On mande de Rio Grande que les rebelles ont évacué Itapoam, et que n'ayant pu emporter une pièce de 12, ils l'ont jetée à la mer, d'où elle a été tirée depuis par les légalistes.

— Des lettres de Londres du 20 mai, arrivées ici, par la voie de Pernambuco, assurent qu'il venait d'être conclu, dans la capitale de la Grande Bretagne, une convention qui termine amiablement les différends entre la France et Buenos-Aires.

Rio de Janeiro 1859. — Typ. C. H. Furey.

